

Icônes féminines actuelles ⁴

Monique Selim

Les constructions symboliques de la dualité sexuelle, tout en étant extrêmement variables, traversent l'ensemble des sociétés et impriment profondément les schèmes de lecture du monde. Quasiement partout où elles ont été étudiées, elles élaborent une séparation ontologique et hiérarchique des appartenances sexuelles, positionnant les hommes au cœur des dispositifs sociétaux, refoulant les femmes vers la nature et la reproduction de l'espèce. La prépondérance des hommes, l'infériorisation des femmes s'imposent dans un horizon universalisant, et ce au-delà de la pluralité des regards et des interprétations qui vont du postulat d'une différence irréductible au constat d'une inégalité flagrante. En se nichant dans la poche supposée la plus "naturelle" de la conscience humaine – la sexualité – le schème de catégorisation masculin/féminin étend son influence sur tous les champs sociaux et en vient à fonctionner comme une métaphore de généralisation des rapports de domina-

⁴ Ce chapitre reprend la première partie rédigée par moi-même d'un article cosigné avec Anne Querrien qui en écrivit la seconde partie. Il fut publié dans *Chimères* 71 sous le titre "Vers des normes sexuelles globales, micro et macropolitiques de la dualité sexuelle dans le cadre de la globalisation".

tion. Cette logique de sexualisation de l'autorité, de l'oppression et de la subordination est un ressort d'autant plus puissant des ordonnancements sociaux que dans le même moment elle les naturalise dans l'imaginaire. La dualité sexuelle prend ainsi le visage d'une prison où acteurs et actrices s'enferment avec passion sans pouvoir entrevoir de portes de sortie puisque le monde entier et ses microcosmes se font l'écho infini de la partition sexuelle. Ainsi la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle voient des femmes se déguiser en hommes pour tenter à la fois de parcourir le monde, et d'échapper à l'assignation sexuelle, ce qui, finalement, revient au même.

Les mouvements d'émancipation qui ont éclos au XX^e siècle font resplendir les idéaux de progrès et d'égalité des conditions. C'est dans ce cadre que surgit la problématique du "deuxième sexe". La dualité sexuelle devient alors l'objet d'une tentative d'égalisation, de neutralisation et de réduction des écarts. Selon les continents, sous des formes et à des degrés variables, la perspective "modernisatrice" se diffuse et entend libérer les femmes de leurs chaînes singulières. Au Bengale musulman (devenu le Bangladesh en 1971) comme dans la république soviétique d'Ouzbékistan (devenue indépendante en 1991), les franges masculines éclairées de la population militent donc pour l'éducation des petites filles, remettent en cause la réclusion qui frappe les femmes et les revêtements astreignants qui les dissimulent aux regards au point, sous ces torrides climats, de risquer de les étouffer, qu'ils soient de tissus souples ou rigides comme chez les Ouzbeks.

Les productions politiques de la dualité sexuelle

La globalisation capitaliste – qui devient effective avec la chute de l'URSS mais surtout depuis la fin des années 80 avec l'intégration à l'économie capitaliste des derniers pays aux gouvernements communistes (Chine, Laos, Vietnam et désormais Cuba et Corée du Nord) – transforme profondément ces attentes linéaires, tendanciellement millénaristes. Au fur et à mesure que la concurrence capitaliste s'accélère et fait consécutivement tomber en désuétude les mythes du progrès et du développement partagé, essen-

tialismes et différentialismes font retour, affectant profondément la question des agencements sexuels. En effet, la période actuelle est animée de tensions idéologiques qui irradient les scènes nationales, modèlent une arène globale et se réfractent sur les femmes comme matrice symbolique ultime des affrontements. Analyser les mailons qui articulent aujourd'hui cette instrumentalisation idéale des femmes apparaît d'autant plus nécessaire, qu'une fois de plus, dans l'histoire politique et économique, les femmes font l'objet d'une emprise aussi violente qu'aveuglante.

Les formatages sociaux et culturels spécifiques de la dualité sexuelle – et en particulier les normes de comportement des femmes – constituent d'une façon constante un appareil idéologique important des constructions politiques de la domination. Cette dimension apparaît autant dans les rapports de classe que dans ceux marqués par l'altérité. Le contrôle des femmes – de leur tenue, de leur apparence, de leurs agissements, etc. – se révèle ainsi exemplairement dans les situations coloniales un enjeu partagé. Du côté du colonisateur sa "mission civilisatrice" doit arracher les femmes indigènes à la barbarie. En revanche, du point de vue du colonisé, il s'agit de conserver une maîtrise absolue de "ses femmes" comme une propriété intime et intouchable. Cette volonté s'intègre dans des conceptions de l'honneur qui – bien qu'ayant fait l'objet d'attentions ethnologiques infiniment détaillées – sont avant tout la simple traduction culturalisée du maintien d'une omnipotence masculine. La position d'otage qui incombe alors aux femmes est donc d'une certaine manière consubstantielle à leur statut assujéti dans des contextes de conflits de normes reflétant eux-mêmes des rapports de domination. En effet, la possession des femmes, leur mise sous tutelle se donnent à voir comme une part essentielle de l'identité qu'une société édifie par le biais de ses représentants légitimes, soit masculins. Porter atteinte à "ses femmes" – les toucher, les violer, mais aussi les éduquer, les affranchir – est ressenti comme une agression identitaire.

Les croyances développementalistes qui prévalaient au XX^e siècle laissaient supposer que, avec l'évolution des sociétés, ces archétypes se seraient progressivement estompés, l'éducation et l'emploi

des femmes augmentant et effaçant donc tendanciellement leur caractère de “bien commun naturel” exploitable. L’expansion de l’économie capitaliste à l’ensemble de la planète semble au contraire avoir redynamisé les processus qui conduisent les femmes à devenir la proie d’injonctions paradoxales, leur “paraître” étant érigé en étendard identitaire. On peut voir là le résultat d’une nouvelle déclinaison des logiques identitaires qui ont peu à peu prévalu sur les anciens schèmes de décryptage socio-économiques, axés sur les échelles de statut et non, comme aujourd’hui, sur “l’être culturel”. Ces paradigmes identitaristes surgissent simultanément dans différentes sphères et envahissent dans le même moment les espaces politiques. La dualité sexuelle est ainsi un de leurs premiers terrains d’application, faisant reculer les aspirations émancipatrices par un retour à des rationalisations d’ordre biologisant et naturalisant. Dans les démocraties industrielles – comme dans les pays en croissance ou d’ailleurs en décroissance – reviennent de façon massive des visions de la dualité sexuelle comme une différence de nature fondamentale entre hommes et femmes. Dans cette perspective, que traduit d’ailleurs remarquablement bien le slogan de la parité, les mesures publiques pour corriger des injustices trop criantes entendent s’ajuster aux contraintes différentielles dans lesquelles actrices et acteurs devraient s’épanouir. Dans les espaces politiques, les paradigmes identitaires – sous leurs formes nationalitaires autant qu’ethnacistes – font quotidiennement tant de ravages sur tous les continents, de l’Inde à l’Afrique qu’il paraît superflu d’en donner des exemples. Enfin, à l’échelle du monde globalisé, les paradigmes identitaristes ont trouvé leur accomplissement dans l’invocation des civilisations, de leur ancrage, de leurs soubassements religieux, pour glorifier leur irréfragable rupture, et souligner leur impossible cohabitation. C’est dans ce plateau idéologique globalisé, redécliné aux échelles inférieures, que les femmes se voient réinscrites et érigées comme des sortes de pantins devant désigner là où les fractures ne sauraient être colmatées.

Les femmes : actrices idéologiques de la globalisation

Dans cette optique, l'opposition hypostasiée entre "l'Occident" et "l'islam" – notions où s'imposent des guillemets tant les masses qu'elles érigent sont des fictions – illustre remarquablement le rôle auquel les femmes sont convoquées. Alors même que cette antinomie voudrait constituer une réponse à un terrorisme dont le caractère islamique est une parure de la misère économique, politique et morale régnante, là où il fleurit, de part et d'autre le degré de liberté des femmes est édifié en mur infranchissable, séparant définitivement des régimes "culturels".

Le personnage de l'écrivaine Taslima Nasreen⁵ illustre depuis maintenant près de 15 ans avec pertinence cette montée de chimères agonistiques et le piège qui se referme sur les femmes quelles que soient les orientations qu'elles choisissent dans de telles circonstances. Rappelons brièvement le parcours chaotique de cette femme issue des classes moyennes d'une ville de province du Bangladesh. Sa famille, musulmane, et éduquée entend néanmoins marquer les limites qu'une fille "convenable" doit respecter tout en souhaitant l'épanouissement de ses talents. Ainsi, très jeune, Taslima ressent – comme beaucoup de Bengalis – une vocation de poète et d'écrivain, se fait publier dans de petits journaux et devient médecin tout en commençant à acquérir une réelle réputation nationale pour ses écrits. Elevée dans l'esprit universaliste de la guerre de libération du Bangladesh – qui voit triompher des idéaux socialisants et laïcisants à l'encontre de l'Etat islamique du Pakistan – Taslima Nasreen, qui vit en "femme libre" et se déclare athée, dénonce dans un de ses premiers ouvrages les persécutions dont ont été victimes les minorités hindoues de la part de la population musulmane, majoritaire à plus de 80%. Le livre connaît un succès immédiat en Inde et provoque l'ire au Bangladesh, partis islamistes en tête – lançant des injures d'ordre sexuel – mais aussi une grande

⁵ Taslima Nasreen, 2005 : *Rumeurs et haine*, P. Rey, 1996, *Une jeune femme en colère, un retour*, 1994, *Scènes de mariage*, 1993, *Mon enfance*, 1990, Stock.

part de la population, toutes classes sociales confondues, qui le perçoit comme une humiliation pour la “nation” sur la scène mondiale et une trahison d’autant plus impardonnable qu’elle est opérée par une femme. Traduit en plusieurs langues, ce livre fait très rapidement de l’écrivaine une héroïne globalisée, victime de l’obscurantisme de l’islam et protégée par l’Occident où elle se réfugie. Enivrée par cette reconnaissance inespérée, Taslima – authentiquement imprégnée par le romantisme bengali et bangladaï – déchantera une décennie plus tard, entrevoyant la figure de potiche qu’on lui fait jouer dans une configuration mondialisée où la dénonciation occidentale de l’islam se veut d’autant plus efficace et convaincante qu’elle est diffusée par une femme d’origine musulmane, de surcroît venue d’un lointain pays dont on ignore presque tout. Errant de pays en pays, fatiguée de n’être appréciée que sur ce seul registre anti-islamique, déçue de ne pas être estimée à ce qu’elle considère sa juste valeur littéraire, intellectuelle et politique, Taslima Nasreen est le parangon d’une configuration qui est reproduite de façon récurrente aux échelles nationales : dans différents pays européens, des figures de proue féminines, toujours d’origine musulmane, sont brusquement tirées de l’anonymat pour devenir les emblèmes du combat “occidental” pour la “liberté” des femmes contre des foules analphabètes, brutales, “arriérées”, attachées indéfectiblement à leurs croyances moyenâgeuses, bref définitivement hors de l’histoire.

Taslima Nasreen fut sans doute la première de cette série d’actrices idéologiques, condamnées à être bannies de leur pays sans se sentir vraiment pleinement intégrées dans leurs terres d’accueil et reconnues par leurs promoteurs qui les oublient rapidement lorsqu’elles ne servent plus la cause pour laquelle elles ont été embauchées. En quelque sorte coupées d’elles-mêmes car médiatisées à l’excès, utilisées et rejetées ensuite sans vergogne, elles mettent en scène, au-delà des cristallisations idéologiques du monde global qu’elles animent avec autant de conviction que souvent de naïveté avant de sombrer dans l’amertume, une modalité actuelle d’aliénation féminine : celle-ci apparaît particulièrement tragique dans la mesure où c’est sous le couvert de la délivrance que se concrétisent de nou-

velles formes de dépendance symbolique à une féminité de bon aloi, ajustée au consumérisme capitaliste et aux croisades humanitaires. Captives des normes globales autant que des pratiques de domination endogène de leurs groupes d'appartenance, elles se cherchent d'autres destins que celui d'incarner une nouvelle servitude idéologique. De surcroît, à travers elles sous un autre angle, se joue une sorte d'éradication de l'altérité, d'arasement de l'autre devant déboucher sur sa soumission à une morale unique, hégémonique dont les femmes, en dernière instance, demeurent toujours l'objet favori et le réceptacle, sous tous les cieux et à toutes les époques.

Le genre : cible des ONG

Le Bangladesh fut le premier espace d'expérimentation des ONG qui dès les années 80 s'y multiplient, attirées par les catastrophes rituelles qui frappent ce petit pays surpeuplé : inondations, typhons, épidémies, etc. La conjoncture est doublement favorable puisque les dictatures militaires corrompues qui se succèdent par des prises de pouvoir violentes et des assassinats leur offrent une hospitalité à la hauteur des financements qu'elles apportent. L'aide alimentaire est massivement détournée de ses bénéficiaires désignés et on retrouve sur les marchés fréquentés par la bourgeoisie autochtone toutes les denrées européennes destinées aux affamés. C'est dans ce contexte qu'émergent les programmes ciblés spécifiquement sur les femmes et le pays se donne à voir comme une sorte de terre promise tant il concentre de prototypes dramatiques dont sont très conscientes les classes moyennes et dominantes qui s'adonnent depuis longtemps à des actions philanthropiques diversifiées. Pour ces dernières le travail social et la charité envers les plus démunis constituent en effet une plus-value symbolique et une forme d'élévation statutaire puisant aux sources de l'islam local, jugé comme très hétérodoxe autant au Pakistan que dans les pays arabes, en raison du partage de nombreuses croyances et pratiques avec l'hindouisme originaire de la région. La misérable condition de multitudes de femmes s'offre donc en spectacle à tous : femmes violées par les Pakistanais durant la longue guerre et rejetées

comme impures, femmes répudiées par leur mari, femme sans terre, femmes abandonnées ou veuves, jeunes et petites filles mariées de force, d'autres le visage défiguré à l'acide lorsqu'elles essayent de refuser l'union, ou encore persécutées ou brûlées vives quand la dot n'est pas payée à temps, sans oublier toutes celles qui se suicident avec des pesticides, aux effets meurtriers aussi fulgurants qu'horribles. En ville comme en milieu rural, une partie de ces femmes "destituées" selon le terme anglais, aux regards de jais intenses et aux constitutions physiques marquées par la malnutrition et la faim dès la naissance, sont corvéables à merci et on les retrouve comme domestiques, dès leur plus jeune âge, sur les chantiers de construction, dans l'industrie textile, dans les immenses entreprises de prostitution – fort bien organisées – qui comptent généralement de 3 000 à 5 000 "filles de joie", lorsqu'elles ne sont pas vendues comme épouses hors du Bangladesh.

Il est dès lors aisé pour les ONG étrangères de construire un portrait robot, victimaire et englobant, d'engager des programmes en collaboration avec les associations locales qui pullulent – dans une logique réformiste très ancrée – et se renforcent avec cette manne financière inespérée. Emploi artisanal, microcrédit, microentreprise, assurance médicale à un coût minime pour les plus pauvres, médicaments génériques, sont quelques-unes des inventions du Bangladesh, pensées en particulier par deux désormais célèbres ONG autochtones – la *Grameen Bank* et *Gonoshastaya Kendra* (Hours, Selim, 1989) – dont les "recettes" ont depuis fait fortune et se sont répandues dans le monde entier y compris dans les démocraties industrielles. Les femmes deviennent ainsi un point de mire pris dans la conjonction de deux regards, interne et externe, certes très différents mais qui s'associent tendus vers un même objectif de réparation des malheurs de la condition féminine. Au Bangladesh, sur fond d'islam, une image de femme suppliciée s'est élaborée qui est devenue un modèle et un *target* pour tous les *gender programs* qui dans les années suivantes ont augmenté en nombre et en flux financiers. Cette femme suppliciée de lointaines contrées creuse l'antinomie avec le modèle de la femme occidentale, qui serait libre de ses choix sexuels, professionnels et reproductifs, qui aurait

le loisir de consacrer argent et temps à l'entretien de sa beauté et jouirait pleinement de sa séduction. Abondamment relayée par la propagande humanitaire d'un côté, de l'autre par la publicité, cette dichotomie normative est naturalisée et incorporée par tous au point qu'elle en viendra en France à bouleverser le champ politique du féminisme, fracturant et remodelant des alliances de longue date. Corollairement, cette dichotomie en revalorisant les femmes des démocraties industrielles permet d'occulter ou d'oublier toutes les "imperfections" du modèle, des travailleuses pauvres à temps plein ou partiel, aux ouvrières licenciées, condamnées au chômage. Cette dichotomie est enfin déplacée et reproduite dans les idéologies politiques sur l'étranger interne délinquant qui peuplerait les périphéries urbaines et s'adonnerait instinctuellement à la violence sur "ses femmes".

Mais revenons maintenant aux ONG de genre qui trouvent un de leur nouveau terrain de prédilection en Asie centrale, dans les ex-républiques soviétiques devenues indépendantes en 1991 et affrontant des crises économiques majeures. Portons l'attention sur l'une de ces républiques, l'Ouzbékistan, vers laquelle les ONG visant les femmes se sont dirigées en particulier dans les premières années qui ont suivi l'indépendance avant de se retrouver avec toutes leurs consœurs définitivement interdites en 2005 par un gouvernement qui n'a cessé de durcir la répression et de se refermer. A plus d'un titre, le paysage est aux antipodes de celui du Bangladesh, tout d'abord au plan économique : parvenue à un niveau de développement important pendant la période soviétique, la population est en état de paupérisation accélérée, l'ensemble de l'appareil industriel étant démantelé et s'effondrant. L'éducation et l'emploi des femmes ont d'autre part été imposés dès les premières années du régime communiste dans cette aire musulmane et si le système éducatif, comme de santé, s'écroule aussi, les femmes d'âge moyen ont un profil et une mentalité conformes aux critères antérieurs à l'indépendance. Les programmes d'intervention des ONG sur les femmes tentent de s'ajuster à la situation : la formation de futures directrices d'ONG et de cheffes d'entreprises est un objectif important. Dans cette optique on fournit des grilles de types de femmes

dans lesquelles chacune peut essayer de se ranger : femme leader, femme-mère, femme séductrice, femme-enfant, etc ... ! Des “centres de crise” où les femmes battues et en situation de détresse peuvent appeler et être “relativement” secourues, sont d’autre part créés. Si les intentions des ONG de genre sont certes excellentes, en revanche, elles n’ont pas pris la mesure de la régression générale du pays qui réduit considérablement l’efficacité de leurs actions. Le “décalage” touche en effet particulièrement les femmes sur lesquelles s’applique un processus de retraditionnalisation générale dans la société, répondant à la volonté de légitimation idéologique de l’Etat par l’exaltation de l’“identité nationale”, de la grandeur de la “civilisation ouzbèke”, bref de la magnificence de l’ouzbékitude. En conséquence, mariages arrangés ou forcés, interdictions de sorties, de travail, de divorce, d’études, exploitation et violence domestique extrêmes, contrôle des mœurs des familles par des comités de quartier nommés par le gouvernement, sont le nouveau lot dans toutes les couches sociales de la condition des femmes, parmi lesquelles le taux de suicide augmente de façon inquiétante. Pour les femmes éduquées et les intellectuelles, la honte intime que provoque cette situation est immense et inavouable aux personnels étrangers des ONG. La fuite semble la seule solution mais reste la plupart du temps un rêve irréalisable pour des raisons affectives et matérielles. Après avoir été l’objet de dispositifs autoritaires d’émancipation sous l’URSS, les femmes sont donc le premier butin de l’indépendance nationale qui les prend en otage. Réinventées et relégitimées, les traditions présoviétiques sont ossifiées en normes locales intemporelles sacralisant les codes d’honneur des hommes et s’opposant aux normes globales.

Des modèles sexuels fétichisés

Selon des jeux de mosaïques différents, les normes sexuelles en voie de globalisation se réfractent donc sur les scènes locales, resserrant leur étau sur les femmes, les désorientant et les acculant à chercher à s’échapper de ces pièges en série. En outre, immigrant dans les démocraties industrielles, les femmes, en position d’étrangères – bien au-delà de la nationalité qu’elles détiennent –

affrontent les nouvelles logiques que postule la restauration des identités nationales des pays occidentaux, alors même qu'elles ont cru échapper aux codes de moralité des identitarismes de leurs contrées d'origine. Il leur est alors demandé de choisir entre les deux modèles rigidifiés de féminité dont on scande quotidiennement l'antagonisme définitif, sur le mode du bien et du mal, de la liberté et de l'oppression archaïque. Appelées à renier leur passé, leur généalogie, leurs familles et leurs amis, à imiter corps et âme le fétiche qui leur est proposé, elles se voient campées sur une schize intérieure et s'abîment dans d'impossibles compromis et réconciliations. La pièce n'est en effet guère jouable hors d'un théâtre qui assumerait la schize dans le dispositif scénique de distanciation. Acculées à s'inscrire dans l'un des deux camps en présence, aussi factices l'un que l'autre, les femmes sont bloquées dans leur processus d'affranchissement et piétinent sur place.

L'importance de plus en plus grande que prend l'enjeu de la dualité sexuelle dans le mode d'exposition du monde globalisé produit de fait les femmes en vecteur crucial de tout l'édifice des fables binaires qu'il requiert : d'un côté seraient liées la démocratie, l'égalité des sexes et le respect des femmes, la liberté d'entreprise et la transparence, les droits de l'homme, de l'enfant, de l'animal, etc. ; de l'autre seraient concentrés les dictatures, la corruption, une violence déshumanisante, le trafic des enfants et l'esclavage des femmes, sans oublier le marasme économique. Entre ces deux univers antithétiques – qui ne correspondent plus au vieux découpage du Nord et du Sud puisque leurs représentants gîtent dans des bastions bien protégés et des ghettos impénétrables partout dans le monde – une voie de communication se dessine à travers les campagnes actuelles de "libération" des femmes grâce auxquelles le capitalisme globalisé s'octroie une nouvelle vertu morale. Dans son expansion, le capitalisme intègre en effet de plus en plus de "produits éthiques" et l'adjonction des normes sexuelles qui s'effectue littéralement sur le dos des femmes, est une opération payante car apparemment au-dessus de tout soupçon. La mise en place de ces normes sexuelles globales – au-delà de leur efficacité symbolique pour l'assise de l'empire, selon l'expression de T. Negri – renforce

concomitamment la dichotomie identitaire des catégories du masculin et du féminin et multiplie par là même les contradictions dans les dynamiques de libéralisation économique. Par exemple, les nouvelles couches supérieures chinoises inquiètent de plus en plus le gouvernement en acceptant de payer sans problème les amendes élevées pour avoir plusieurs enfants jusqu'à l'arrivée du garçon tant désiré. Au même moment, les femmes sont cantonnées dans des segments inférieurs et précis du marché du travail, totalement bloquées dans d'autres et, en dépit du fait que l'appareil du parti, lors du XVII^e congrès en 2007 ait rajeuni et élevé son niveau d'éducation et de féminisation, au palier le plus supérieur les femmes restent absentes. Tout se passe donc comme si les normes sexuelles globales – figeant l'identité féminine tout en prétendant affranchir les femmes – se révélaient une sorte de couverture ou de parade à un nouveau laxisme face à des régressions multifformes où le sexe masculin se voit avec certitude privilégié. Les normes sexuelles globales vendent donc, sur le marché des valeurs, tout à la fois une liberté illusoire et un faux *self* aux femmes d'un côté, de l'autre une bonne conscience à un moindre coût à la société. Corollairement sur le marché économique et politique, les normes sexuelles globales ont bien des difficultés à obtenir des résultats, même de très faible envergure.

Des agentes symboliques de la transformation du capitalisme

Les crises financières régulières et de plus en plus graves qu'engendre la globalisation poussent à une accélération des transformations du capitalisme et à des recompositions notables de ses secteurs et de ses forces motrices. Les oppositions antérieures se diluent et c'est sur le fond de ces brouillages en série que les femmes sont érigées en statues de moralité, aptes à rendre à la fois plus viable et plus acceptable le capitalisme et surtout à en contrôler les dérives. Le chemin parcouru par Muhammad Yunus⁶, prix Nobel de la paix en 2006 et initiateur de la *Grameen Bank* est de ce point

⁶ Muhammad Yunus, 2008 : *Vers un nouveau capitalisme*, Lattès. Entretien dans *Le monde 2* du 26 avril 2008.

de vue autant éloquent que pionnier. Relevant avec succès dès 1976 au Bangladesh le défi de prêter sans pertes aux femmes les plus pauvres, en 2006 il s'associe à la multinationale Danone pour lancer un fonds d'investissement destiné à financer des "entreprises sociales", qui seraient rentables sans être obnubilées par la maximisation des profits. Expérimentée dans des pays où la misère est endémique, la formule serait destinée à se généraliser – comme le microcrédit l'a fait – dans les démocraties industrielles où la pauvreté croît. Promouvant un "capitalisme social", soucieux des "pauvres", l'économiste Yunus fait l'éloge de l'informel, du travail indépendant, de l'auto-emploi contre le modèle du salariat périmé et assimilé à l'esclavage. ONG, multinationales, banques et petites entreprises non seulement ne sont plus des entités antagonistes mais forment un front uni où les "pauvres" – qui constituent une nouvelle richesse – ne sont plus séparés des "riches" mais agissent en chœur avec eux. Ce paysage économique fortement restructuré, projetant dans le futur un capitalisme profondément humain et juste qui laisserait à chacun la liberté d'entreprendre – et aussi de choisir ses jours de repos à la différence du salarié esclave – offre des indices concrets de sa progression. Ainsi, en France, une entreprise (Nutriset), dévouée à la fabrication d'un aliment thérapeutique contre la malnutrition (*plumpy'nut*) refuse toute autre production au nom d'un "choix idéologique"⁷ qui exclut l'enrichissement d'actionnaires dans ce cas inexistant. Les efforts de la PME sont salués par les ONG, comme Médecins sans frontières, et les organisations internationales telle l'OMS. A l'aube du XXI^e siècle le capitalisme transformé élabore donc des formes d'utopie qui renouent de façon visible avec ses affichages sociaux antérieurs mais révolus. Les femmes sont les muses de cet imaginaire capitaliste : c'est elles en effet qui vont réalimenter leurs enfants avec les *plumpy'nut* et combattre les famines. Mais surtout, comme le souligne Yunus, les femmes possèdent l'unique et insigne qualité du "sacrifice de soi" à un niveau tel que les hommes plus préoccupés d'eux-mêmes et de leur plaisir, ne peuvent les égaler. Solvables,

⁷ *Le Monde* 26 avril 2008

responsables, faisant spontanément don d'elles-mêmes, les femmes se dessinent comme des agents de moralisation et de salut d'un capitalisme aujourd'hui accusé d'être dévoyé et destructeur dans ses anciennes formes. On reconnaîtra là sans effort les sempiternelles louanges qui depuis des siècles ont pour conséquence d'assigner les femmes à des positions inférieures tout en encensant leurs vertus exceptionnelles. La fonction sacrificielle des femmes se voit conférer pourtant ici des ambitions inédites, susceptibles d'agir sur le monde entier. Ce rôle symbolique des femmes permet d'appréhender une autre facette des normes sexuelles globales : dans le réenchantement d'une dualité sexuelle inamovible les femmes de rêve redressent les torts et rectifient les erreurs, construisent d'autres possibles et bâtissent un avenir meilleur. Bref, les femmes retrouvent leurs tâches éternelles dès lors que le monde social global se voit pensé comme une grande famille, où trônent des mères à la fois modestes et solides, ainsi que le patronat chrétien au début du XX^e siècle le conçut.

Parce que la globalisation idéologique sous maints aspects égalise et réunit dans la validation de croyances transcendantales les différentes religions – au-delà des affrontements structurels observés – le féminisme islamique⁸ doit être mis en perspective des normes sexuelles globales qu'à sa manière il vient conforter. Rappelons que dans tous les pays musulmans, depuis environ une trentaine d'années des femmes ont élevé leur voix pour réclamer individuellement et collectivement, au nom d'une conception correcte de l'islam, égalité et dignité. Une mode de vêtements islamiques, aux couleurs attractives et à l'élégance pudique, s'est ainsi répandue un peu partout, uniformisant les sociétés et les groupes musulmans immigrés. Des mouvements féministes islamiques se sont créés, avec à leur tête des femmes se lançant dans de longues et ardues arguties théologiques, écrivant des multitudes de livres dans de nombreuses langues dont l'Anglais. L'abondance de cette littérature islamique genrée et des associations féministes qui la nourris-

⁸ A. Moors, 2008 : "Muslim women in Asia", *ISIM Review-21*, Q. Mirza, 2008 : "Islamic feminism and gender equality", *ISIM Review-21*.

sent ne doit pas cacher la diversité des courants intellectuels et des positions politiques tantôt fortement opposés aux Etats au pouvoir, tantôt jouant comme courroie de transmission des gouvernements, ou encore à la solde de réseaux islamistes transnationaux radicaux. Quelles que soient les positions internes et externes adoptées par ces mouvements notons qu'ils participent à l'édification d'une figure féminine globalisée, moins antithétique qu'il n'apparaîtrait au premier regard du personnage de la femme occidentale libre qui lui est opposé sur les scènes des démocraties industrielles. Les féministes islamiques entendent en effet dans leurs univers propres mais aussi dans le monde global lutter pour leur libération et le respect des femmes, mettant le plus souvent en avant des valeurs identiques à celles prônées par le "nouveau capitalisme social", sans oublier la fonction sacrificielle évoquée précédemment qui fait des femmes les leviers de la réforme du capitalisme.

Les idéologies mutent non par l'avancée d'unités doctrinaires mais par le développement de touches dont les semblants de contradictions et de contestations sont dépassés par une convergence à un niveau supérieur. Les femmes sont aujourd'hui emblématiques de ce type de processus de mutation idéologique : des figures symboliques en symétrie, en diffraction, en réfraction, viennent *in fine* nourrir la dualité sexuelle, et la sublimation actuelle de la femme exemplaire pourrait bien voiler une bien ancienne malédiction. De tous côtés, y compris les plus irréconciliables, affluent des éléments disparates favorisant des normes sexuelles globales qui désormais sont une des assises importantes de la mondialisation du capitalisme.

La femme suppliciée, la femme libre, la femme sacrificielle sont quelques-unes des icônes qui sont actuellement offertes aux acteurs sociaux pour composer leur propre itinéraire ; dans un contexte de précarité croissante du travail, d'appauvrissement et d'incertitude économique généralisée, la dualité sexuelle s'affirme donc comme un socle et un refuge pour la fabrique globale d'identités sexuelles fragilisées, en quête de sécurité.

La nouvelle mise en orbite des femmes se situe au plus loin des idéaux du XX^e siècle dont Herbert Marcuse⁹ a représenté un courant important : “au-delà de l'égalité la libération implique la construction d'une société régie par un principe de réalité différent, une société dans laquelle la dichotomie actuelle masculin-féminin serait dépassée dans les relations sociales et individuelles et les êtres humains.” La performance des femmes sur tous les registres – travail, loisir, reproduction, séduction, sans oublier le *care* – a remplacé l'accent mis sur le désir pluridirectionnel d'une liberté originale, fondamentale, aux sens sartrien et guattarien des termes.

⁹ Herbert Marcuse, 2008 : *Marxisme et féminisme*, Homnisphères.

Selim Monique (2010)

Des acteurs idéologiques de la globalisation : icônes féminines actuelles

In : Hours Bernard (ed.), Selim Monique (ed.).

Anthropologie politique de la globalisation

Paris : L'Harmattan, p. 125-140. (Anthropologie Critique)

ISBN 978-2-296-11169-1.